

*étudier, relier, oublier* (368), *plier* (369), *trier, nier*, et tous les verbes dont l'infinitif est terminé en *ier*.

(Le Dict. de l'Académie. — Wailly, page 81. — Lévizac, page 14.)

*Prier* et tous les verbes dont le participe présent est terminé par *iant*, comme *riant, liant*, etc., ayant leur partie radicale terminée par un *i* (comme *pri*), doivent nécessairement, à la première et à la seconde personne plurielle de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif, prendre deux *i* de suite, dont l'un appartient au radical, et l'autre à la terminaison : nous *priions*, que nous *priions*; vous *priiez*, que vous *priiez*.

## ARTICLE XII.

## DE LA CONJUGAISON DES VERBES IRRÉGULIERS ET DES VERBES DÉFECTIFS.

Les verbes irréguliers ou verbes anomaux sont ceux dont les terminaisons des temps primitifs et des temps dérivés ne sont pas exactement conformes à celles du verbe qui leur sert de modèle. Les verbes défectifs sont ceux auxquels il manque quelques temps ou quelques personnes que l'usage n'admet pas.

Quelque irrégulier que soit un verbe, les irrégularités ne se rencontrant que dans les temps simples, nous nous dispenserons de parler des temps composés.

RÈGLE GÉNÉRALE. — Tout verbe qui n'a point de prétérit défini n'a point d'imparfait du subjonctif; tout verbe qui n'a point de participe présent n'a point d'imparfait de l'indicatif, point de pluriel au présent de l'indicatif, et point de présent du subjonctif. Tout verbe qui n'a pas de présent de l'indicatif n'a point d'impératif;

« L'esprit de parti *décrit* les personnes pour venir à bout de *décréditer* leurs opinions, leurs ouvrages. » (Laveaux.)

Des auteurs *décriés* il prend en main la cause. (Boileau.)

..... par les présents, mon vers *décrédité*, etc. (Le même, Épit. VIII.)

(368) OUBLIER. Les poètes suppriment souvent l'e muet au futur et au conditionnel. (Voyez les notes 363 et 366.)

(369) PLIER. Voyez aux *Rem. dét.* dans quel cas on peut dire *ployer*.

La Bruyère donne à ce verbe le sens et le régime de *porter, engager à* : « Il n'y a ni crédit, ni autorité, ni faveur qui aient pu vous *plier* à faire ce choix. » L'usage n'admet point cet emploi.

de futur, n'a point de conditionnel; en un mot, quand un temps primitif manque, les dérivés de ce temps manquent aussi. (Il y a très peu d'exceptions.)

## § I.

## VERBES IRRÉGULIERS ET DÉFECTIFS DE LA PREMIÈRE CONJUGAISON.

Cette conjugaison n'a, à proprement parler, en verbes irréguliers, que les verbes *aller, envoyer, renvoyer*; et en verbes défectifs, elle n'a que *importer, résulter* et *neiger*.

## CONJUGAISON DU VERBE NEUTRE ALLER.

## INDICATIF.

## PRÉSENT ABSOLU.

Je vais (370).	Nous allons.
Tu vas.	Vous allez.
Il va.	Ils vont.

## IMPARFAIT.

J'allais.	Nous allions.
-----------	---------------

## PRÉTÉRIT DÉFINI.

J'allai.	Nous allâmes.
Tu allas.	Vous allâtes.
Il alla.	Ils allèrent.

## PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Je suis allé ou allée.	Nous sommes allés ou allées.
Tu es allé ou allée.	Vous êtes allés ou allées.
Il est allé ou elle est allée.	Ils sont allés ou elles sont allées.

## PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

Je fus allé.	Nous fûmes allés.
Tu fus allé.	Vous fûtes allés.
Il fut allé.	Ils furent allés.

## PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais allé	Nous étions allés.
--------------	--------------------

(370) Les anciens Grammairiens disaient *je vais* ou *vas*. Ce dernier n'est plus usité. Voyez page 521.

## FUTUR ABSOLU.

J'irai.	Nous irons.
Tu iras.	Vous irez.
Il ira.	Ils iront.
FUTUR PASSÉ OU ANTÉRIEUR.	
Je serai allé.	Nous serons allés.

## CONDITIONNEL.

## PRÉSENT.

J'irais.	Nous irions.
Tu irais.	Vous iriez.
Il irait.	Ils iraient.

## PASSÉ.

Je serais ou je fusse allé.	Nous serions ou nous fussions allés.
-----------------------------	--------------------------------------

## IMPÉRATIF.

## PRÉSENT OU FUTUR.

(Point de première personne.)

Va.	Allons.
	Allez.

## SUBJONCTIF.

## PRÉSENT OU FUTUR.

Que j'aile	Que nous allions.
------------	-------------------

## IMPARFAIT.

Que j'allasse.	Que nous allussions.
----------------	----------------------

## PRÉTÉRIT.

Que je sois allé.	Que nous soyons allés.
-------------------	------------------------

## PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je fusse allé.	Que nous fussions allés.
--------------------	--------------------------

## INFINITIF.

PRÉSENT.	PARTICIPE PASSÉ.
Aller.	Allé, allée.
PRÉTÉRIT.	PARTICIPE FUTUR.
Être allé.	Devant aller.
PARTICIPE PRÉSENT.	
Allant.	

(Le Dict. de l'Académie.)

1<sup>o</sup> L'Académie, dans son *Dictionnaire*, édition de 1762, n'indique que *je vais* au présent de l'indicatif, et ne parle point de *je vas*, qu'elle semble proscrire par son silence. Dès 1784, elle l'avait formellement condamné dans son observation sur la XXVI<sup>e</sup> Rem. de Vaugelas, où elle déclare que *je vais* est le seul qui soit aujourd'hui autorisé.

Regnier-Desmarais, qui bientôt après donna sa *Grammaire française*, suivit cette décision.

Le P. Buffier, n<sup>o</sup> 610, et Restaut, page 328, se contentent de faire observer que *je vas* est moins usité que *je vais*. — Wailly, page 119, présente les deux locutions comme absolument identiques et également bonnes; — et l'abbé Girard, page 79 à 81, t. II, quoique académicien, montre pour *je vas* un penchant décidé.

Cependant il faut convenir que, quoique cette dernière expression soit préférable grammaticalement comme étant régulière, il n'est pas permis d'en faire usage; les écrivains, par leur silence, et les Grammairiens modernes, par leurs décisions, en ayant désapprouvé l'emploi.

— L'Académie, en 1835, dit que l'expression *je vas* s'emploie rarement, et seulement dans le style familier. A. L.

2<sup>o</sup> L'Académie, page 214 de ses *Observations* sur Vaugelas, est d'avis que l'impératif *va* prend un *s* devant *y* et *en*: *vas-y*, *vas-en*; mais elle fait observer qu'il ne faut pas qu'il y ait un autre mot à la suite, et que l'on dirait mieux: *il y a un grand tumulte, va y mettre ordre, va en arrêter le cours*.

Le P. Buffier, n<sup>o</sup> 533; — Restaut, page 257; — Wailly, page 80, partagent cette opinion.

— Mais comment peut-on employer l'expression *vas-en* s'il n'y a point d'autre mot à la suite? Lorsque la particule *en* dépend du verbe *aller*, elle se joint toujours au pronom personnel. On dit alors *va-t'en*; *va-t'en porter ma lettre*. (Académie.) Ainsi l'observation précédente ne peut avoir, en ce sens, aucune application. Mais d'après le *Dictionnaire de l'Académie* (en 1835), quand *aller* est suivi d'un infinitif qui a le pronom *en* pour régime, il faut mettre un *s*: *vas-en savoir des nouvelles*. Il n'en est pas de même de la préposition, et l'on doit écrire *va en pèlerinage*, comme *va au sermon*. Par analogie avec l'exemple que nous venons de citer, il faudra donc aussi écrire *vas-y mettre ordre*; et, en effet, l'Académie dit d'une manière générale, et sans restriction, que quand *y* est placé immédiatement après la seconde personne du singulier de l'impératif, on ajoute à cette seconde personne un *s* euphonique. A. L.

Domergue, page 428 de ses *Solutions grammaticales*, pense qu'on pourrait établir cette autre règle générale:

Tout impératif qui n'a point de *s* final en prend un avant *y* et *en*, lorsque ces deux mots forment avec lui un sens indivisible. Exemple: *vas-y sans délai, vas-y demeurer, portes-y du secours*. Le *s*, ajoute Domergue, est réclamé par l'euphonie; et, l'infinitif n'adouciissant le son en aucune manière, ne saurait dispenser du *s*, qui sauve l'hiatus.

Dans la *Vie des Saints de Bretagne* par le P. Albert, imprimée en 1637, on voit souvent le mot *va* avec un *t* final avant les voyelles comme avant les consonnes. On y lit, page 116, à la marge: *Saint Hervé vat à l'escole, il vat trouver son*

*oncle, vat voir sa mère.* C'est sûrement pour cela que le peuple prononce encore *ce* / devant une voyelle, et dit, par exemple, *il vat en ville.*

(M. Johanneau, *Mélanges d'orig. étymol.*, page 95.)

3<sup>o</sup> *Être allé et avoir été* sont deux expressions sur lesquelles il est bon de recueillir et d'examiner l'opinion des divers Grammairiens, afin que nos lecteurs sachent si elles peuvent être employées indifféremment l'une pour l'autre.

*Être allé et avoir été* font entendre un transport local; mais la seconde expression a encore un autre sens: *qui est allé*, a quitté un lieu pour se rendre dans un autre: *qui a été* a, de plus, quitté cet autre lieu où il s'était rendu. — « Tous ceux qui *sont allés* à la guerre n'en reviendront pas; tous ceux qui *ont été* à Rome n'en *sont pas meilleurs.* » (Beauzée.) — « Céphise *est allée* à l'église, où elle sera moins occupée de Dieu que de son amant. Lucinde *a été* au sermon, et n'en est pas devenue plus charitable pour sa voisine. » (Girard.)

Quand je dis: *ils sont allés à Rome*, je fais entendre qu'ils y sont encore ou sur le chemin; et quand je dis: *ils ont été à Rome*, je fais connaître qu'ils ont fait le voyage de Rome, et qu'ils en sont revenus.

(Th. Corneille, sur la XXVI<sup>e</sup> Rem. de Vaugelas.)

Andry de Boisregard (*Réfl.*, t. I, page 45) est de cet avis. Voici de quelle manière il s'exprime: « Il n'arrive pas qu'on dise *il a été* pour *il est allé*; mais souvent on dit *il est allé* pour *il a été*, ce qui est une faute assez grave. Combien de gens disent: *je suis allé le voir, je suis allé lui rendre visite*, pour *j'ai été le voir, j'ai été lui rendre visite*. La règle qu'il faut suivre en cela est que toutes les fois qu'on suppose le retour du lieu, il faut dire: *il a été, j'ai été*; et lorsqu'il n'y a pas de retour, il faut dire: *il est allé, je suis allé.* »

Restant partage cette opinion, et les Grammairiens modernes l'ont adoptée, excepté quelques-uns, comme Féraud, Domergue, qui veulent qu'on emploie *allé* quand il y a une idée de tendance, et *être* lorsqu'il y a une idée de station. Quelque fondé en raison que soit ce dernier sentiment, la majorité des écrivains ne l'a pas adopté, et elle s'est déclarée pour la distinction faite par Th. Corneille et Andry de Boisregard, entre *être allé et avoir été*.

Si quelquefois ils s'en écartent, c'est-à-dire, s'ils emploient quelquefois *je suis allé* à la place de *j'ai été*, c'est lorsque la phrase exprime une circonstance qui annonce évidemment le retour, ou bien encore toutes les fois que l'on veut indiquer le mouvement qu'exprime essentiellement le verbe *aller*. *Avoir été en un lieu* ne signifie autre chose qu'avoir existé en un lieu, s'y être trouvé et n'y être plus. « Il y a dix ans que *je suis allé* en Angleterre pour la première fois. » — « Il était trois heures quand *je suis allé* chez lui. » (M. Laveaux.) « Depuis ta lettre, *je suis allé* tous les jours chez M. Silvestre. » (J.-J. Rousseau.) — Dans ces phrases le mouvement est exprimé, mais elles indiquent aussi la présence passée, le retour.

— Nous remarquerons encore, après M. Boniface, qu'il est des circonstances où l'on ne peut faire usage que du verbe *être*, aux temps composés, quoiqu'on se serve ailleurs du verbe *aller*. Ainsi l'on dit: *le feu va; cette montre allait bien; cette machine ira longtemps.* Mais il faut dire: *le feu a été trop vite; cette montre aura été bien pendant vingt-quatre heures; cette machine après avoir été mal,* etc. Il semble que cette exception doive s'appliquer à tous les noms de choses; cependant on trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie*: *ce bâtiment-là est allé fort*

*vite.* C'est donc l'usage surtout qui enseignera ces différences d'expressions. A. L.

4<sup>o</sup> Peut-on dire: *il fut trouver son ami*, au lieu de: *il alla trouver son ami*? Un grand nombre de personnes regardent cette manière de parler comme une faute, et soutiennent qu'il faut toujours dire: *il alla*, et jamais *il fut*. Th. Corneille est de leur sentiment; et Voltaire, dans ses *Remarques sur Cinna*, pense de même, puisqu'il critique ce vers de P. Corneille (*Pompée*, acte I, sc. 3):

Il *fu* jusques à Rome implorer le sénat.

« C'était, dit-il, une licence qu'on prenait autrefois; il y a même plusieurs personnes qui disent: *JE FUS le voir, JE FUS lui parler*; mais c'est une faute, par la raison qu'on *va* parler, qu'on *va* voir, mais on n'est point parler, on n'est point voir. Il faut donc dire: *J'ALLAI le voir, J'ALLAI lui parler, il ALLA l'implorer.* »  
« Ceux qui tombent dans cette faute ne diraient pas: *JE FUS lui remonter, JE FUS lui faire apercevoir.* »

Les Grammairiens modernes sont d'accord avec Voltaire.

5<sup>o</sup> Beaucoup de personnes, les étrangers surtout, confondent *aller* avec *venir*. Étant à Paris, ils disent: *je suis venu à Versailles, je suis allé ici.* *Aller* se dit du lieu où l'on est à celui où l'on n'est pas; et *venir*, du lieu où l'on n'est pas à celui où l'on est: (*d'ici, j'irai à Londres; de Londres, je viendrai ici.*)

(Ménage, Féraud et Trévoux.)

#### Conjugaison du verbe S'EN ALLER.

*S'en aller* se conjugue comme *aller*, dans ses temps simples et dans ses temps composés; on dit: *Je m'EN suis allé, tu t'EN es allé, il s'EN est allé, nous nous EN sommes allés, vous vous EN êtes allés, ils s'EN sont allés.* — A l'impératif: *Va-t'EN, qu'il s'EN aille, allons-nous-EN, allez-vous-EN, qu'ils s'EN aillent.*

Quand on interroge, on dit: *M'en irai-je, t'en iras-tu, s'en ira-t-il, nous en irons-nous?*

1<sup>o</sup> *En*, comme l'on voit, doit toujours précéder immédiatement l'auxiliaire *être*, dont les temps composés du verbe *aller* sont formés: « Le soir, tôt ou tard, mon père *s'en* était allé aux champs pour quelque affaire. » (Amyot, trad. de Théagène et Chariclée, I.) — « Combien de grands monuments *s'en* sont allés en poussière! » — « Il *s'en* est allé, elles *s'en* sont allées. » (L'Académie.) — « Ma fille *s'en* est allée de son plein gré avec ces jeunes gens. » (Voltaire.) (Le *Dictionnaire de l'Académie*, ses Rem. et Décis., page 164. — Le P. Buffier, n<sup>o</sup> 64. — Wailly, Restaut et les Grammairiens modernes.)

2<sup>o</sup> Girard est d'avis qu'il est mieux de dire: *Je m'en vas, je m'y en vas*, que *je m'en vais, je m'y en vais*; mais cette opinion n'est pas celle de Trévoux, de Richalet, de Regnier-Desmarais, du P. Buffier, ni de l'Académie, dans son *Dictionnaire*, au mot *en* et au mot *venir*. — Féraud pense que *je m'en vais* est la seule manière de s'exprimer autorisée par l'usage. — Il faut dire aussi *je m'y en vais*.

3<sup>o</sup> On dit *je m'en vais, je m'en retourne*, parce que *en* sert de complément à l'idée trop vague de *je vais, je retourne*; mais quand on ajoute à la *promenade*,

ou *me promener*, ou un autre complément, *en* est au moins superflu ; on doit, pour être correct, dire *je vais* ou *je retourne à la promenade*, ou bien *je vais me promener*, et non pas *je m'EN vais* ou *je m'EN retourne à la promenade*, ni *je m'EN vais me promener*.

— Nous n'adoptons pas cette règle d'une manière exclusive ; car nous croyons qu'on dit très correctement, avec l'Académie, *va-t'en porter cette lettre*, et par suite, *je m'en vais porter une lettre*. Il y a plus : les poètes ont quelquefois employé cette tournure pour donner plus de nombre à la phrase :

Et ce triomphe heureux qui *s'en va devenir*  
L'éternel entretien des siècles à venir.

(Racine, *Iphigénie*, acte I, sc. 5.)

A. L.

4<sup>o</sup> Il ne faut pas, à l'impératif du verbe *s'en aller*, écrire *va-t-en*, comme si le *t* était euphonique, mais bien *va-t'en* avec une apostrophe au dessus du *t*, parce que c'est le pronom *te* dont on retranche l'*e*. La meilleure preuve que l'on en puisse donner, c'est qu'en parlant à quelqu'un qu'on ne tutoie pas, on dit : *Allez-vous-en*.

(Regnier-Desmarais, page 391. — Restaut, page 329. — Dumarsais, *Encycl. méth.*, au mot *Euphonie*. — Féraud, Maugard, p. 299, 2<sup>e</sup> partie. — Lemare, page 254.)

Wailly écrit *va-t-en* avec un trait d'union après le *t*. Dans le *Dictionnaire de l'Académie* (édit. de 1798), au mot *aller* on trouve cette expression ainsi orthographiée : *va-t-en* ; et au mot *chausses*, elle écrit *va-t'en tirer tes chausses*, *va-t'en* écrit avec une apostrophe ; mais dans l'édition de 1762 et dans celle de 1835, on ne trouve, ni au mot *aller*, ni au mot *chausses*, aucun exemple qui paraisse autoriser que l'on écrive *va-t-en* avec un trait d'union après le *t*. Ce serait une faute.

5<sup>o</sup> *En aller* ne saurait se passer du pronom personnel *se*, et si, dans le style familier, on dit avec ellipse : *Cette eau fait en aller les rougeurs* ; — *Laissez-le en aller* ; cela dans aucun cas ne peut s'écrire ; il faut dire et écrire : *Cette eau fait passer les rougeurs* ; — *Laissez-le aller* ou *laissez-le s'en aller*.

Il en est de même pour tous les verbes essentiellement pronominaux qui, ayant la signification active, doivent toujours avoir un régime direct. Ne dites donc pas : « Il faut le laisser morfondre » ; dites : « Il faut le laisser *se* morfondre. »

(Décisions de l'Académie, pages 40 et 41.)

Voyez aux *Rem. dét.*, lettre *P.*, l'observation que nous faisons sur l'emploi des verbes *se promener*, *se baigner*, *se moucher*.

#### ENVOYER, RENVOYER (verbes actifs).

Ces deux verbes ont une irrégularité au futur de l'indicatif et au présent du conditionnel, où ils font *j'enverrai*, *je renverrai* ; *j'enverrais*, *je renverrais*.

(Le *Dict. de l'Acad.*, Féraud, Wailly et les *Gramm. mod.*)

#### IMPORTER (verbe unipersonnel, neutre et défectif)

Ce verbe n'est d'usage qu'à l'infinitif et à la troisième personne

singulière ou plurielle : « Il nous *importe* beaucoup de fuir la société des méchants. » — « *Qu'importent* les plaintes et les murmures des auteurs, si le public s'en moque ? »

(Féraud et le *Dictionn. de l'Acad.*)

On demande si *qu'importe* peut être suivi de la préposition *de*. Montesquieu a dit : « Si en général le caractère est bon, *qu'importe de* quelques défauts qui s'y trouvent ? » (*Esprit des lois*.) Et Racine (*Bérénice*, acte IV, sc. 3) :

Eh ! que *m'importe*, hélas ! de ces vains ornements ?

L'abbé d'Olivet a critiqué ce vers, mais l'abbé Desfontaines et Racine le fils l'ont défendu. L'Académie, en 1762, pensait comme l'abbé d'Olivet ; mais en 1798 elle a cru devoir admettre ce régime ; et selon elle on dit : *Qu'importe de son amour ou de sa haine ? Qu'importe du beau ou du mauvais temps ?*

Il nous semble que l'opinion de l'Académie en 1798 est erronée, et que les phrases de Montesquieu et de Racine ne doivent être regardées tout au plus que comme des négligences autorisées peut-être par l'usage dans le temps où ils écrivaient, mais qui sont entièrement condamnées aujourd'hui, puisqu'elles sont contraires aux règles de la grammaire. En effet, tout verbe doit avoir un sujet ; quand on dit : *que m'importe son opinion*, il est facile de reconnaître que *son opinion* est le sujet du verbe *importe* ; mais si je dis : *que m'importe de son opinion*, au moyen de la préposition *de*, *son opinion* devient régime indirect, et l'action exprimée par *importe* n'a pas de moteur, conséquemment le verbe n'a plus de sujet. Sous ce rapport-là, les phrases précitées sont donc essentiellement vicieuses ; mais elles le sont encore sous un autre rapport, c'est qu'il est impossible de rendre compte par l'analyse du *de* qui précède le substantif placé après le verbe *importer*. Ce verbe, dit l'Académie, signifie *être d'importance* ; *qu'importe* veut donc dire *de quelle importance est ou sont ?* et *qu'importe de ces vains ornements*, signifie *de quelle importance sont de ces vains ornements*. D'où l'on voit que le *de* résiste à toute explication raisonnable, que cette phrase est complètement absurde, et qu'il en est de même de celles qui sont analogues.

— L'Académie, en 1835, persiste à admettre le régime *de*, et nous pensons que cette tournure, pour être moins usitée, n'en est pas moins régulière. Nous n'admettons pas, il est vrai, l'opinion de M. Dessiaux qui, dans ces phrases, veut que le sujet soit le pronom *il* sous-entendu. Pour nous, le véritable sujet, c'est le pronom *que*, absolu, et la phrase s'explique tout naturellement : *que*, quelle chose *de ces vains ornements m'importe*, est d'importance pour moi ? Ainsi l'analyse de cette locution ne présente point de difficulté. Voyez ce que nous avons dit page 376. A. L.

#### RÉsulTER et NEIGER (verbes unipersonnels et défectifs).

Ces verbes ne sont également usités qu'à l'infinitif, et à la troisième personne du singulier des autres temps : « Il y a deux jours « *qu'il neige* ; *il en résultera* de grands inconvénients. »

## § II.

DES VERBES IRRÉGULIERS ET DÉFECTIFS DE LA  
SECONDE CONJUGAISON.

## ABSTENIR (s') (verbe pronominal et irrégulier).

Ce verbe se conjugue sur *tenir*; voyez plus bas.

## ACCCOURIR (verbe neutre et irrégulier).

Ce verbe se conjugue comme *courir*, avec cette différence cependant qu'il reçoit tantôt *être*, tantôt *avoir*, suivant qu'il exprime un état ou une action. — Voyez page 472.

## ACCUEILLIR (verbe actif et irrégulier); voyez cueillir.

## ACQUÉRIR (verbe actif et irrégulier)

J'acquiers, tu acquiers, il acquiert; nous acquérons, vous acquérez, ils acquièrent. — J'acquérerais; nous acquérions. — J'acquis; nous acquimes. — J'ai acquis. — J'acquerrai; nous acquerrons. — J'aurai acquis. — J'acquerrais; nous acquerrions. — J'aurais ou j'eusse acquis. — Acquiers; acquérons. — Que j'acquière, que tu acquières, qu'il acquière; que nous acquérions, que vous acquériez, qu'ils acquièrent. — Que j'acquisse; que nous acquisitions. — Que j'aie acquis. — Que j'eusse acquis. — Acquérir. — Avoir acquis. — Acquérant. — Acquis, acquise. — Devant acquérir.

(Regnier-Desmarais, page 410. — Th. Corneille, sur la 306<sup>e</sup> Rem. de Vaugelas. — Les *Décisions de l'Académie*, page 149, et son *Dictionn.* — Le *Dictionn. de Richelet*.)

Il n'y a point de verbe sur l'orthographe et sur la conjugaison duquel les auteurs aient varié davantage.

L'abbé Grosier, Le Gendre, l'abbé de Mably ont dit au présent *il acquière* pour *il acquiert*; et les deux derniers, *ils acquèrent* pour *ils acquièrent*. D'autres écrivains, au nombre desquels il faut mettre Corneille, ont dit au futur simple et au conditionnel, *acquérera* et *acquerrait*; ni l'un ni l'autre ne doivent être imités.

L'Académie est d'avis que *acquérir* ne se dit que des choses qui peuvent se mettre au nombre des biens et des avantages, comme *acquérir de la gloire, de l'honneur et des richesses*; cependant La Touche prétend que l'on dit fort bien *acquérir une mauvaise réputation*; mais le P. Bouhours, et après lui Féraud (*Dictionn. crit.*), Demandre, Gattel, Rolland, etc., ne sont pas de cet avis.

*Acquis* se prend quelquefois substantivement; on dit qu'un homme a de l'*acquis*, beaucoup d'*acquis*, pour dire qu'il est très instruit dans sa profession.

Conjuguez sur ce verbe: *conquérir, reconquérir, requérir, s'enquérir*.

CONQUÉRIR n'est d'usage qu'à l'*infinitif*, à l'*imparfait* du subjonctif (370 bis), au *prétérit défini*, aux *temps composés* et au *participe passé*. Il se dit figurément des choses morales et spirituelles. RECONQUÉRIR s'emploie le plus souvent au *participe passé*. S'ENQUÉRIR s'emploie peu hors de l'*infinitif* et des *temps composés*. — Ce verbe dit plus que *s'informer*. En demandant une chose à quelqu'un, on *s'en informe*; en la demandant à plusieurs pour juger par leurs témoignages comparés, ou en pressant, ou en poursuivant de questions une personne instruite, on *s'enquiert*: *Le novelliste s'enquiert des affaires publiques; l'homme oisif s'en informe*. — Ce verbe régit les personnes et les choses.

Voyez au régime *nom* une observation de d'Olivet sur le verbe *informer*, auquel Racine a donné un régime autre que celui qui lui appartient.

## ASSAILLIR (verbe actif et défectif).

J'assaille; nous assaillons. — J'assailais; nous assaillions. — J'assaillis; nous assaillimes. — J'assaillirai. — J'assaillirais. — Assaille; assaillons. — Que j'assaille; que nous assaillions. — Que j'assaillisse; que nous assaillions. — Assaillir. — Assaillant. — Assailli, assaillie.

(Le *Dict. de l'Académie*, Restaut, page 356; Gattel, Lévizac, page 31, t. II; Caminade, page 21, et M. Butet.)

Féraud est d'avis que ce verbe n'a au présent de l'indicatif que les trois personnes du pluriel.

Wailly pense que l'on peut dire *j'assaillirai* et *j'assailleraï*; Trévoux ne met que *j'assailleraï*. Mais l'autre est plus régulier.

Autrefois on disait au singulier: *j'assaus, tu assaus, il assaut*. Malherbe, parlant de l'Église, a dit:

Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée  
La troupe qui l'assaut et la veut mettre à bas. (Les Larmes de saint Pierre.)

Au futur, on disait autrefois *j'assaudrai*.

Présentement ce verbe n'est guère usité qu'aux temps composés et au présent de l'*infinitif*.

Conjuguez de même *tressaillir*, et dites au présent, *il tressaille*, et non pas *il tressaillit*, comme l'ont dit J.-J. Rousseau et quelques autres écrivains, par euphonie:

Enée à cet aspect tressaille d'allégresse. (Delille, trad. de l'*Énéide*.)

Le futur est régulier et fait conséquemment *je tressaillirai*. Cependant Le Franc a dit: *je tressailleraï* d'allégresse, et Féraud pense que *je tressailleraï* paraît plus conforme à l'analogie des verbes de cette dernière terminaison: *je cueilleraï, je recueilleraï*, etc.

Mais il nous semble que cette opinion de Féraud est très peu fondée, car si l'on dit *je cueilleraï*, c'est parce que l'on a dit autrefois *cueiller* à l'*infinitif* (voyez

(370 bis) « Il semblaît qu'ils ne conquissent que pour donner. »

(Montesquieu, *Grand. et décad. des Rom.*, chap. V.)

page 530) ; *je tressaillirai* est bien préférable, puisqu'il est conforme à la règle sur la formation des temps, qui veut que le futur se forme du présent de l'infinitif.

D'ailleurs Restaut, Demandre, Lemare, Lévizac, Caminade, Calineau et Gattel indiquent *je tressaillirai*.

Il est vrai que l'Académie avait mis *je tressaillera* dans l'édition de 1798 ; mais dans l'édition reconnue de 1762 et dans celle de 1835, on lit *je tressaillirai*.

Autrefois on disait *il tressaut*.

AVENIR. Ce verbe se conjugue sur *venir*. Voyez plus bas.

BÉNIR (*verbe actif*).

Ce verbe se conjugue comme *emplir*, verbe de la deuxième conjugaison.

Il n'est irrégulier qu'à son participe passé, qui fait *bénit*, *bénite* ; et *béni*, *bénie*.

*Bénit*, *bénite* se dit seulement en parlant de la bénédiction de l'église donnée par un évêque ou par un prêtre avec les cérémonies ordinaires. On dit un *cierge BÉNIT*, du *pain BÉNIT*, de l'*eau BÉNITE*, des *abbesses BÉNITES*. *Les drapeaux ont été BÉNITS*. (L'Académie.) — « Dieu fait voir à Ève son ennemi vaincu, et lui montre « cette semence *bénite* (J.-C.) par laquelle, etc. » (Bossuet, *Hist. univ.*, II<sup>e</sup> part.) — « Du temps de Moïse, on y montrait encore les tombeaux où reposaient les cendres *bénites* d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » (Le même, *Disc. sur l'Hist. univ.*, II<sup>e</sup> part.)

*Béni*, *bénie* a toutes les autres significations de son verbe ; il se dit en parlant de la bénédiction et de la protection particulière de Dieu sur une personne, sur une famille, sur une ville, sur un royaume ou une nation ; ou bien encore pour désigner les louanges affectueuses que l'on adresse à Dieu, aux hommes bienfaisants, et même aux instruments d'un bienfait : « L'ange dit à la Sainte-Vierge : « Vous êtes *bénie* « entre toutes les femmes. » — Les armes *bénies* de Dieu sont toujours heureuses. » (L'Académie, 1762, 1798.) — « Les princes qui ne se croient placés sur le trône « que pour faire du bien à l'humanité sont *bénis* de Dieu et des hommes. »

(Beauzée.)

Ce règne, qui commence à l'ombre des autels,  
Sera *béni* des dieux et chéri des mortels.

(Voltaire, *Olympiade*, acte I, scène 1.)

Enfin Beauzée fait observer que *béni* a un sens moral et de louange, et *bénit*, un sens légal et de consécration : « Des armes qui ont été *bénites* par l'église « ne sont pas toujours *bénies* du Ciel sur le champ de bataille. »

— M. Boniface fait remarquer que dans la phrase citée de Bossuet, *semence bénite* n'est pas régulier, car il n'y a pas eu de consécration, et que dans ce cas le mot *béni* s'écrit sans *t*. Il ajoute que ce participe précédé du verbe *avoir* s'écrit de la même manière : « L'eau que le prêtre *a bénie*. » Ainsi on doit écrire *béni* à tous les temps composés de ce verbe actif. A. L.

BOUILLIR (*verbe neutre et défectif*).

Je bous, tu bous, il bout ; nous bouillons, vous bouillez, ils bouillent. — Je bouil-

lais ; nous bouillons. — Je bouillis ; nous bouillimes. — Je bouillirai ; nous bouillirons. — Je bouillirais ; nous bouillirions. — Bous. — Que je bouille, que tu bouilles, qu'il bouille ; que nous bouillions, que vous bouilliez, qu'ils bouillent. — Que je bouillisse ; que nous bouillissions. — Bouillir. — Bouillant. — Bouilli, bouillie, etc.

(L'Académie.)

Ce verbe, fait observer Féraud, ne s'emploie au propre qu'à la troisième personne du singulier ou du pluriel ; mais, pour le rendre actif et l'employer à toutes les personnes, on se sert des temps du verbe *faire*, joints à l'infinitif *bouillir* : *Je fais bouillir, nous faisons bouillir*, etc.

Wailly dit *je bouillirai* ou *je bouillera* ; mais le premier est le seul qu'indiquent l'Académie, Restaut, Demandre, Féraud, Caminade, Gattel, etc.

COURIR (*verbe neutre et irrégulier*).

Je cours, tu cours, il court ; nous courons, vous courez, ils courent. — Je courais ; nous courions. — Je courus ; nous courûmes. — Je courrai ; nous courrons. — Je courrais ; nous courrions. — Cours, courons. — Que je coure, que tu courses, qu'il coure ; que nous courions, que vous couriez, qu'ils courent. — Que je courusse ; que nous courussions. — Courir. — Courant. — Couru, courue, etc.

(Th. Corneille, *sur la 250<sup>e</sup> Rem. de Vaugelas*. — Restaut, Wailly, Féraud, Demandre, Lévizac et l'Académie.)

Conjugez de même les verbes *concourir*, *discourir*, *accourir*, *parcourir*, *secourir*.

DISCOURIR. L'Académie et les écrivains ont donné pour régime à ce verbe la préposition *de* ou la préposition *sur* : « Socrate passa le dernier jour de sa vie à *discourir de* l'immortalité de l'âme, *sur* l'immortalité de l'âme. » (L'Académie.) — « J'ai entendu ce philosophe *discourir sur* les propriétés de l'aimant, *sur* la pesanteur de l'air ; il en parle fort sagement. » (Trévoux). — « Nous *discourûmes de* ces choses. » (Racine, *le Banquet de Platon*.)

On croirait, à vous voir, dans vos livres caprices,

*Discourir* en Saton des vertus et des vices. (Boileau, satire IX.)

Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,

*Discourir* des vertus dont tu fais ton étude. (Le même, épître VI.)

*Sur* paraît préférable à Féraud ; mais M. Laveaux est d'avis que *discourir sur* quelque chose, c'est en parler avec ordre, avec méthode, en parler à fond ; et que *discourir de* quelque chose, c'est en parler sans approfondir la matière.

— L'Académie admet les deux prépositions dans le même sens. A. L.

ACCOURIR se conjugue aussi comme *courir* ; mais il reçoit, selon l'occurrence, tantôt *avoir*, tantôt *être* : *j'ai accouru, je suis accouru* ; au lieu que *courir*, lorsqu'il signifie se mouvoir avec vitesse, ne reçoit que l'auxiliaire *avoir*.

(L'Académie, Féraud, M. Laveaux.)

Voyez, pag. 464, une remarque de d'Olivet sur une faute échappée à Racine dans l'emploi du verbe *courir*.

Voyez aussi, p. 472, ce que nous disons sur l'emploi des temps composés de ce verbe *accourir*.

**COURRE** à l'infinitif a le même sens que *courir*, mais il ne s'emploie que dans certains façons de parler; par exemple, en termes de chasse et d'équitation : *courre le cerf, le daim, un lièvre; courre un cheval*. On dit aussi, en terme populaire, *courre le guilledou*, ou bien encore *courre la poste, courre une bague*. Autrefois on employait souvent ce verbe à la place de *courir*. — Voiture a dit : « Les périls que j'ai à *courre* en ce voyage ne m'étonnent point. » — Et Malherbe :

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde  
Allait *courre* fortune aux orages du monde.

Présentement, excepté les cas précités, on doit, comme le fait observer Trévoux, toujours dire *courir*, et même, pour ne pas se tromper, il est bon de s'en servir partout où l'on a le moindre doute.

#### COUVRIR (verbe actif).

Voyez la conjugaison du verbe *ouvrir*.

#### CUEILLIR (verbe actif et irrégulier).

Je cueille, tu cueilles, il cueille, nous cueillons, vous cueillez, ils cueillent. — Je cueillais; nous cueillions. — Je cueillis; nous cueillimes. — Je cueillerai; nous cueillerons. — Je cueillerais; nous cueillerions. — Cueille; cueillons. — Que je cueille; que nous cueillions. — Que je cueillisse; que nous cueillissions. — Cueillir, cueillant. — Cueilli, cueillie. (Restaut, Wailly, les Gramm. mod. et l'Académie.)

Il est certain que l'on a dit autrefois *cueiller* à l'infinitif, et c'est pour cela que l'on dit *je cueillerai*, au futur, et non pas *je cueillirai; je cueillerais*, au conditionnel, et non pas *je cueillirais*.

Remarquez qu'il faut dire : *je cueillis, nous cueillimes, j'ai cueilli*; et non pas *je cueillai, nous cueillâmes, j'ai cueillé*.

(Th. Corneille et l'Académie, sur la 488<sup>e</sup> Rem. de *Vaugelas*, Restaut, Wailly et les Gramm. mod.)

Conjuguez de même *recueillir, accueillir*.

DORMIR. Voyez *sortir*.

#### FAILLIR (verbe neutre et défectif).

Ce verbe n'est en usage qu'au prétérit défini, *je faillis, nous faillimes*; au prétérit indéfini, *j'ai failli*; aux temps composés tant de l'indicatif que du subjonctif, *j'aurais, j'avais failli*, etc.; et à l'infinitif, *faillir, faillant, failli, faillie*.

(Wailly, page 83. — De Latouche, page 156, t. I.)

Ce verbe s'emploie quelquefois dans le sens de *se tromper*, et La Fontaine a dit avec cette acception, *je faux*.

L'Académie met dans son *Dictionnaire* : *je faux, tu faux, il faut; nous faillions, vous failliez, ils faillent; je faillais; je faudrai*; mais elle prévient que ces temps sont peu usités, et, en effet, l'on ne s'en sert que dans le style familier. Pour

le futur, les uns voudraient *je faudrai*, comme l'Académie; d'autres *je faillirai*: il est inutile de s'étendre là-dessus, puisqu'on ne se sert pas de ces temps.

*Faillant*, participe présent, s'emploie dans cette phrase adverbiale, *jouer à coup faillant*, pour dire, jouer à la place du premier des joueurs qui manque. — *Failli, faillie*, participe passé, n'est d'usage que dans le sens de finir et dans celui de manquer à faire. *A jour failli, c'est-à-dire, à jour fini*: *Il faut que dans quelques jours vous voyiez cette affaire faite ou faillie*, c'est-à-dire, que vous la voyiez faite ou manquée. (L'Académie.)

**DÉFAILLIR**, son dérivé, est irrégulier et défectif; il n'est plus guère usité qu'à la première personne du pluriel du présent de l'indicatif, *nous défailions*, à l'imparfait *je défailais*, aux prétérits *je défailis, j'ai défaili*, et à l'infinitif *défaillir*. Bossuet cependant a dit : « La famille royale était *défaillie*. »

(L'Académie, Féraud, Gattel, etc.)

*Manquer* est plus d'usage dans le sens de *dépérir, s'affaiblir*; cependant on dit fort bien, *ses forces DÉFAILLENT tous les jours; commencent à DÉFAILLIR*.

(Mêmes autorités.)

#### FÉRIR (verbe actif et défectif).

Ce verbe, qui signifie *frapper*, n'est plus d'usage que dans cette phrase, *sans coup férir*, sans se battre, sans en venir aux mains.

*Féru, e*, ne se dit qu'en ces phrases badines : *il est féru de cette femme*, pour dire, il en est bien amoureux; *je suis féru*, j'en ai dans l'aile.

(L'Académie, Féraud et Trévoux.)

— *Féru* se dit au propre pour blessé : *ce cheval a le tendon féru*. (Acad.) A. L.

On trouve encore dans nos anciens écrivains *il fiert pour il frappe*. Voyez aux substantifs composés le mot *fier-à-bras*.

#### FLEURIR (verbe neutre et défectif).

Ce verbe est régulier dans le sens propre, c'est-à-dire, quand il signifie *pousser* des fleurs, être en fleur, et alors il se conjugue comme *emplir*; en ce sens on dit à l'imparfait, *il fleurissait*; et au participe présent, *fleurissant*.

Dans le sens figuré, il signifie être en crédit, en honneur, en vogue, et il fait, le plus souvent, *florissait* à l'imparfait de l'indicatif, et toujours *florissant* au participe présent.

C'est ainsi que s'expriment l'Académie, Trévoux, Féraud, Demandre, Wailly, M. Lemare; et les écrivains les plus estimés viennent fortifier cette décision. Cependant on trouve dans les *Incas* de Marmontel et dans d'autres ouvrages estimés des exemples de l'emploi de *fleurissait* dans le sens figuré; et il semble que cette expression présente une image plus hardie que *florissait*, qui, à force d'être employée, ne signifie plus que *vigere*, être en vigueur, dans sa force. en crédit, sans presque offrir à l'esprit d'idée métaphorique. Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'on